

l'était pas avant. Alors, il jure de restaurer le Temple plus haut qu'il le fut au temps de Guillaume le Lion (*He would restore the Temple higher than it was in the days of William the Lion*²⁹).

La terminologie de la lettre du duc de Perth est intéressante, car elle désigne le duc John Erskine of Mar comme ancien grand maître, tandis que, à vrai dire, Atholl n'aurait jamais été que le régent de l'Ordre (*then my lord Atholl did demit as Regent*³⁰). Le lien doit alors être fait avec une tentative de créer effectivement un Ordre de la Restauration (*Restoration Order*) en 1722, en cela que Jacques III avait donné pouvoir à Mar de créer cet Ordre à l'occasion d'une entreprise de reconquête envisagée à l'époque, la condition pour lui donner existence officielle étant que l'Écosse fût reconquise³¹. Comme aucune entreprise militaire n'avait pu être concrétisée et que Mar avait du reste subi une cuisante disgrâce quelques mois plus tard, le projet chevaleresque était resté virtuel. Cependant, au cours des années 1730, on observe l'apparition d'une chevalerie nouvelle parmi les francs-maçons, et l'ensemble de la correspondance de Francis Salkeld, dont un fragment a été cité plus haut, nous invite bel et bien à considérer le duc d'Atholl comme un personnage clef.

Pour ce qui concerne Charles Édouard, la chronologie est assez simple. Si, une fois armé chevalier, il devient en septembre 1745 grand maître de l'Ordre « restauré », et si cet Ordre est bel et bien lié à la franc-maçonnerie en tant qu'expression de l'élitisme écossais, il ne peut pas signer une Bulle au profit des Arrageois en avril précédent.

André KERVELLA

29. *Ibid.*

30. *Ibid.*

31. Henrietta TAYLER, *The Jacobite Court at Rome*, Scottish History Society, troisième série, volume 31, Édimbourg, 1938, p. 215.

« PAIN-CACHÉ »

Une source biblique peu connue
de l'eucharistie et du *séder* pascal

Aux sources de l'eucharistie : du « sacré » et du « profane »

Pains sacrés dans l'Ancien Testament

L'eucharistie que célèbrent les Chrétiens reprend les paroles et gestes de Jésus lors de son dernier repas avec ses disciples. Le Christ leur donne sa chair à manger et son sang à boire sous les espèces du pain et du vin. Cette étonnante offrande de sa personne, qu'il demande aux apôtres de faire désormais en mémoire de lui, n'est pas une pure innovation du Nouveau Testament. Comme pour tout ce que fait le Christ, c'est à l'Ancien Testament qu'il faut se reporter afin d'en trouver les racines profondes et le déploiement commencé.

Puisque l'eucharistie est une institution, on a coutume de chercher du côté institutionnel : Jésus s'inscrirait dans la lignée de faits et gestes liturgiques de l'ancien Israël. On offrait ainsi des pains au Seigneur dans le tabernacle du désert, puis dans les sanctuaires de terre promise¹ ; ces pains restaient exposés une semaine, de sabbat en sabbat, après quoi seuls les prêtres pouvaient les manger. L'eucharistie, célébrée dans des églises, sous la présidence d'un prêtre, se placerait ainsi dans la continuité de ce rite antique. Avec raison, on invoque aussi la manne². Il s'agit d'un miracle quasi-institutionnel : pendant les quarante

1. On les appelle « pains de proposition » ou, d'après l'hébreu, « pains de la Face » (Exode 25, 23-30 ; 27, 10-16).

2. Exode 16, 4 ; Nombres 11, 9ss.

ans où le peuple errait au désert, Dieu faisait pleuvoir du ciel une nourriture céleste, la manne, que le peuple ramassait quotidiennement. La manne tombait six jours par semaine et le peuple en prenait double ration le vendredi afin d'en avoir pour le septième jour, le sabbat. La manne, appelée « pain du ciel »³, s'inscrit donc dans le déroulement liturgique de la semaine mise en place par Dieu.

Profane et sacré aux sources d'un même geste liturgique

Or, ce ne sont pas seulement des gestes répertoriés comme liturgiques dans l'ancienne alliance qui sont à l'origine des gestes liturgiques de la nouvelle. Les pratiques qui relèvent du sacré dans le christianisme plongent bien sûr leurs racines dans des actes explicitement sacrés d'autrefois, mais aussi dans des comportements qui ont eu lieu dans le domaine réputé profane. Déjà l'Ancien Testament médite sur les constants allers et retours entre sacré et profane.

Les fameux pains de proposition connaissent ainsi un jour un destin profane. David et ses hommes sont épuisés de fuir sans relâche devant Saül et sa milice. David arrive au temple de Nob et demande au prêtre de quoi se sustenter, lui et les siens. Le prêtre lui répond qu'il n'y a aucune nourriture disponible, mis à part les pains offerts à Dieu que seuls les prêtres consomment à la fin d'une semaine d'exposition. Ce disant, il accepte de livrer ces pains au jeune roi et à sa troupe. Le pain de Dieu, par l'intermédiaire du messie David, devient le pain des hommes (1 Samuel 21, 2-10).

Dans ce passage apparent au profane nous est signalé en fait un surcroît de sainteté. Le messie est celui qui nourrit un peuple affamé avec l'aliment qui appartient à Dieu. Bien loin d'empiéter sur le sacré, de lui rogner un peu de ses limites, la scène ouvre ce sacré, le déverse dans un domaine où on ne l'aurait pas cru présent. Le messie apparaît dans sa vocation : faire pénétrer le monde de Dieu dans la vie quotidienne, rendre ses proches bénéficiaires d'un héritage qui semblait l'apanage de Dieu et de ses

desservants. Jésus, fils de David, se souvient de cette histoire : ses disciples arrachent un jour des épis dans un champ parce qu'ils ont faim ; les Pharisiens crient au scandale et Jésus leur répond : « N'avez-vous pas lu ce que fit David... » (Marc 2, 26). Cela constitue, dans l'évangile selon Marc, la première citation de l'Ancien Testament que Jésus profère. Elle en acquiert un poids particulier et elle inaugure un thème dont l'aboutissement se trouve dans le texte de l'institution de l'eucharistie (Marc 14, 17-25).

C'est dans cette optique que je propose un rapide parcours, qui nécessiterait bien plus de recherches, sur le « pain-caché ». Il s'agit d'une réalité peu étudiée de l'Ancien Testament qui me semble avoir des développements dans le christianisme (le pain que donne le Christ) et dans le judaïsme (l'*afikoman* lors du *séder*, le repas de Pâque célébré en famille).

« Pain-caché » : sens des mots

Galettes et pains-cachés

Parmi le riche vocabulaire du pain dans l'Ancien Testament hébraïque, figure le mot *'ugah*. En hébreu moderne, le mot désigne désormais un gâteau en général. Dans l'Ancien Testament, on pourrait le traduire par « galette ». Le nom semble formé sur une racine sémitique *'wg*, signifiant « être rond ». La *'ugah* serait un pain plat et rond (la *pita* des pays arabes, la pizza en Europe), cuit sur une pierre chauffée ou dans la cendre. Un des modes de fabrication est d'ailleurs donné en 1 Rois 19, 6 : Élie trouve à son chevet « une galette (*'ugah*) cuite sur des pierres brûlantes ». *'ugah* apparaît sept fois dans l'Ancien Testament ; il faut y ajouter une huitième occurrence sous la forme d'un nom formé sur la même racine (avec une préformante m-), ayant le même sens : *ma'og*. Ce nom n'apparaît qu'en 1 Rois 17, 12, et se trouve repris au verset suivant par la forme plus habituelle *'ugah* (1 Rois 17, 13)⁴.

4. Il y a dans la Bible hébraïque un verbe *'og* qui signifie « cuire » ; on propose comme premier sens par comparaison avec les racines sémitiques apparentées : « faire un cercle ». Le mode de cuisson évoqué semble être une pierre

3. Exode 16, 4 ; psaume 78, 23-25 ; psaume 105, 40 etc.

Aux III^e-II^e siècles avant notre ère, les huit occurrences de *'ugah / ma'og* sont toutes traduites dans le grec de la Septante par le mot *enkruphias*⁵. La persistance de la traduction à travers toute la Bible est remarquable : il n'est pas si habituel qu'un mot hébreu soit toujours traduit par le même mot grec⁶. Le nom grec est formé à partir du verbe *enkruptô*, et ce verbe est un composé de *kruptô* qui signifie "cacher" et du préfixe *en-*, "dans, en". *Enkruphias* signifie donc "quelque chose qui est caché dans". Le nom n'est pas très courant, mais il est attesté en grec : il désigne un pain cuit dans la cendre ; la pâte est "cachée dans" la cendre. Le médecin grec Hippocrate mentionne ce genre de mets dans son traité *Du régime*, I, 42. Un auteur chrétien du II^e s., Clément d'Alexandrie, donne la définition du vocable quand il commente les *enkruphias* bibliques (*Stromates* 5, 80).

Effets de traduction

On rend habituellement en français *enkruphias* par « pain-caché »⁷. Cette traduction ajoute alors la notion de *pain* qui ne se trouve pas explicitement en grec ; mais il semble bien que pour des oreilles grecques *enkruphias* résonne assez clairement comme un nom de pain, même si tous les auditeurs n'avaient peut-être pas idée de la manière dont il était préparé. De fait, le terme exprime l'idée que la pâte était *enfouie dans* la cendre et les braises afin d'y cuire. Le meilleur équivalent français de *enkruphias* serait peut-être fougasse (aussi appelée fouace) : il

ronde brûlante, ou bien le fait d'étaler de la pâte en crêpe ronde sur une pierre (cf. 1 R 19, 6). Cette unique occurrence du verbe *'og* se trouve en Éz 4, 12, là où le nom *'ugah* est aussi employé. Le grec emploie alors le verbe *enkruptô*.

5. J'adopte la transcription *enkruphias / enkruptô*. Le -n- translittère en fait un -g- en grec, intermédiaire devant la gutturale k entre n et g. Mais l'élément initial est bien à l'origine en- ("dans").

6. La traduction en grec de la Bible hébraïque (appelée traduction des Septante, la Septante en abrégé) a été faite par des Juifs aux III^e-II^e avant notre ère ; elle fut commencée à Alexandrie en Égypte.

7. C'est la traduction choisie dans la collection *La Bible d'Alexandrie* (commencée en 1986) qui donne de la Septante une traduction annotée en français livre par livre (voir note en Genèse 18, 6, volume 1. *La Genèse*).

s'agit originellement d'un pain cuit dans la cendre, dont le nom évoque le foyer, *focus*, dans lequel il a été placé.

Le grec souligne donc un mode de cuisson spécifique : introduire la pâte dans les cendres chaudes, et il ajoute l'idée de *cacher* qui ne se trouve pas dans le terme hébreu correspondant. Le grec renvoie à une réalité concrète, liée à la panification antique : ce qu'il y a de caché concernant ce pain ne désigne pas d'emblée un mystère que l'on cèle, mais un mode de cuisson particulier.

Mais d'une part, il serait intéressant d'étudier la portée symbolique et sacrée des différents gestes de fabrication des pains dans l'Antiquité. Pour illustrer cela par un exemple parallèle, on trouve dans les gestes du boucher antique de fréquentes rencontres avec les gestes du sacrificateur, le mot grec *mageiros* signifiant d'ailleurs les deux emplois⁸. Le fait de cacher le pain dans la cendre relève-t-il d'un symbolisme particulier ? Faisait-on des pains-cachés dans des circonstances particulières, pour célébrer, par exemple, telle période de l'année⁹ ?

D'autre part, au point de vue du son comme du sens, la notion de cacher, présente dans *enkruphias*, entre avec lui dans les textes où ce mot est utilisé. Cet apport de sens semble être voulu ; il y a en effet en grec de nombreux mots pour les réalités du pain : les traducteurs pouvaient utiliser d'autres termes que *enkruphias*, employer une périphrase¹⁰, ne pas rendre systématiquement *'ugah* par *enkruphias*. Avaient-ils une intention en faisant figurer le terme *enkruphias* dans le vocabulaire biblique ? À cette question, l'étude des emplois de *enkruphias* dans la Bible grecque peut apporter des éléments de réponse.

8. Cf. M. Détienne, J.-P. Vernant, *La cuisine du sacrifice en pays grec*, Gallimard, 1979.

9. Le pain rond du solstice d'hiver que les Celtes cuisaient pour figurer le soleil prêt à renaître dans son éclat est ainsi devenu à la même date la galette des Rois qu'on mange à l'Épiphanie.

10. La Vulgate donne une périphrase : *panis subcinericius* « pain [cuit] sous la cendre » (Genèse 18, 6...).

Tableau des emplois de 'ugah / enkruphias

1/ **Genèse 18, 6** : « Abraham se hâta vers la tente auprès de Sara et dit : "[Prends] vite trois séas de fleur de farine, pétris, et fais des *galettes*" ».

2/ **Exode 12, 39** : « Ils firent cuire en *galettes* azymes la pâte qu'ils avaient emportée d'Égypte ; car elle n'avait pas levé. Chassés d'Égypte, en effet, ils n'avaient pu s'attarder et ils ne s'étaient même pas procuré de provisions ».

3/ **Nombres 11, 8** : « Le peuple s'égaillait pour la [= la manne] ramasser ; puis on la broyait à la double meule ou on la pilait au pilon ; on la cuisait au pot et on en faisait des *galettes*. Son goût était celui d'un gâteau à l'huile ».

4/ **1 Rois 17, 12-13** : « 12 [La veuve de Sarepta] dit : "Par la vie de YHWH ton Dieu ! je n'ai pas de *galette* je n'ai qu'une poignée de farine dans la cruche et un peu d'huile dans la jarre ; voici que je ramasse deux bouts de bois, puis je rentrerai préparer cela pour moi et pour mon fils ; nous le mangerons et puis nous mourrons". 13 Élie lui dit : "Ne crains rien ; rentre, fais comme tu as dit ; cependant fais m'en d'abord une petite *galette*, que tu m'apporteras ; tu en feras ensuite pour toi et pour ton fils ».

5/ **1 Rois 19, 6** : « 5 [Élie] se coucha et s'endormit. Mais voici qu'un ange le touchait et lui dit : "Debout ! mange". 6 Il regarda et voici qu'il y avait à son chevet une *galette* cuite sur des pierres brûlantes et une jarre d'eau. Il mangea et but, puis il se recoucha ».

6/ **Ézéchiel 4, 12** : « En *galette* d'orge tu mangeras cette [nourriture], et c'est avec des excréments humains que tu la feras cuire (verbe 'og) ».

7/ **Osée 7, 8** : « Éphraïm, lui, se mêle avec les peuples, Éphraïm est une *galette* qui n'est pas retournée. »

Quelques considérations sur les emplois de *enkruphias*

Les termes '*ugah / enkruphias* sont employés dans une large portion du texte biblique : la Loi et les Prophètes. Rappelons ici que nous commentons la version grecque de l'Écriture qui contient le terme *enkruphias*, « pain-caché ».

Genèse 18 : pains-cachés et fils à venir

La première occurrence du terme se trouve dans un texte célèbre : la rencontre d'Abraham et des trois hommes (qui sont peut-être un seul), venus lui annoncer que Sara tiendra un fils dans ses bras d'ici un an. C'est la fameuse Philoxénie (l'accueil des étrangers), maintes fois représentée dans les icônes. Ce chapitre est essentiel à tous points de vue ; les Pères de l'Église ont ainsi vu en lui une des premières figurations de la Trinité. *Enkruphias* apparaît donc dans un texte riche et en acquiert d'emblée un poids. Abraham qui avait prévu d'offrir « un morceau de pain » (Genèse 18, 5) à ses visiteurs, prépare en fait un festin. Les *galettes* qu'il demande à Sara de préparer sont à base de « trois séas de fleur de farine » (ces trois mesures de farine font une quarantaine de litres !). Le menu s'enrichit aussi d'un veau gras¹¹, de lait, de « caillé » (Genèse 18, 6-8).

Il y a un rapport net dans le chapitre entre l'excès manifeste du banquet improvisé et l'excès de vie qui est annoncé au patriarche. Dans leur extrême vieillesse, Abraham et Sara la stérile vont concevoir un fils. Comme souvent dans la Bible, alors même que la foi d'une personne n'est pas encore explicite, consciente, les gestes de cette personne la manifestent déjà. Abraham et Sara hésitent encore devant la nouvelle de ce fils annoncé, mais la démesure inattendue du repas qu'ils offrent annoncent la gran-

11. Il serait intéressant aussi d'étudier les textes parlant de veaux gras dans la Bible. On connaît surtout dans le Nouveau Testament le passage concernant le festin qui accueille le fils prodigue où le père tue le veau gras (Luc 15, 23, 27, 30).

deur de la promesse et l'accueil qu'ils lui ont déjà fait au plus profond d'eux-mêmes.

Dans cette scène, Sara est présente, mais en retrait. Elle est dans la tente, près du rideau d'entrée (Genèse 18, 9-10). Cachée et pourtant là. Elle est du côté du fils à venir : annoncé, arrivant sûrement puisque « rien n'est impossible pour le Seigneur » (Gn 18, 14), mais pas visible, pas encore présent¹². Sara est dans la tente où elle a pétri ses monceaux de farine pour faire des pains-cachés. Le rapport entre le repas superlatif et l'annonce surabondante d'un fils se matérialise en ces pains. Fabriqués par Sara dans l'ombre intérieure, les pains-cachés, exceptionnels en quantité (trois mesures) et en qualité (ils sont pétris avec de la fleur de farine), annoncent tout le travail de la chair que la Parole de Dieu vient de rejoindre, proférée qu'elle fut par les trois messagers. C'est d'ailleurs à la chair de Sara que les propos se rapportent en cette partie du texte : elle n'avait plus ce qui arrive aux femmes, elle rit en elle-même, elle s'interroge sur la possibilité d'une rencontre conjugale avec son époux. Sara mime le pétrissage du fils à venir en son sein¹³. Les pains-cachés qu'elle prépare préfigurent le fils caché qu'elle aura un an plus tard.

1 Rois 17 et 19 : pains-cachés et fils vivants

On retrouve dans l'histoire d'Élie cette conjonction des aliments débordants et de la vie inespérée, donnée en la personne d'un fils.

Le prophète Élie est envoyé par Dieu chez une veuve païenne à Sarepta de Sidon, en un temps de grande famine et d'oppres-

12. Dans l'évangile de Luc, Élisabeth la stérile est semblablement retirée quand elle se sait enceinte : « elle se cacha (verbe *perikruptō*) cinq mois » (Luc 1, 24).

13. On verra plus tard dans la Genèse Rachel la stérile, qui enfante son second fils, Benjamin, à Bethléem. Le nom de cette ville peut être traduit comme « Maison du Pain » (Genèse 35, 16-20). Rachel a mystérieusement pétri ce fils inattendu dans sa chair. Quand Jésus naît à Bethléem, des siècles plus tard, sa mère le place dans une mangeoire : le fils est à manger, comme un pain ou une offrande végétale (cf. Luc 2, 7).

sion politique. Quand Élie rencontre la veuve qui ramasse du bois à l'entrée de la ville, il lui demande de l'eau, puis un morceau de pain. La femme dit alors qu'elle est en charge d'un fils, qu'elle n'a plus qu'un peu de farine et d'huile pour faire une galette (un pain-caché) et qu'après ce dernier repas son fils et elle mourront. Élie l'engage cependant à lui apporter un petit pain-caché et la femme le lui offre. Il a prophétisé que la farine et l'huile ne s'épuiseront plus dans la maison de la veuve. Cela s'accomplit une fois qu'elle lui a préparé et offert le fameux pain-caché.

À la pénurie succède l'opulence : c'est le premier volet de l'épisode de Sarepta. Second volet en rapport étroit : le fils de la veuve meurt et il est ressuscité par Élie. Il faut lire toute l'histoire qui est riche de sens et d'implications théologiques. Le fils trépasse (« il n'y avait plus en lui de souffle ») ; Élie l'emmène dans la chambre haute où il loge et se couche sur lui en invoquant Dieu. La vie revient dans l'enfant et le prophète le rend à sa mère. Le pain-caché a été donné dans l'indigence et ce don a entraîné un renouvellement inépuisable des denrées de la maison ; le fils est privé de son souffle vital et il retrouve ce souffle, rendu par Dieu. Élie et la veuve, qui ne sont pas mariés et logent séparément dans la maison, vivent une relation féconde : la nourriture et le fils leur sont donnés d'en haut. Le pain-caché annonce ici encore la vie qui point sous les aspects du dénuement, de la mort inéluctable.

Lorsqu'Élie se couche sur l'enfant, il fait lui-même l'expérience de la vie que Dieu donne et redonne : il se configure à la chair de ce fils qui ressuscite. Puisqu'il s'est ainsi apparenté, conformé, au fils revenu à la vie, il sait qu'il est devant Dieu comme un fils dont la vie tiendra bon. Quand Élie doit ensuite fuir devant la colère d'Achab et Jézabel (1 Rois 19), il s'endort, épuisé, sur le chemin ; un ange lui apporte pendant son sommeil un pain-caché et une jarre d'eau. Ce qu'annonce le pain-caché depuis le début de l'histoire (1 Rois 17) se confirme ici : il pro-

phétise, dans la détresse du moment, la force venue d'en haut que Dieu donne à la chair du prophète¹⁴.

Nombres 11, 8 : pain-caché et manne

Nous venons de voir un lien entre Gn 18 et 1 Rois 17 et 19 ; il existe aussi un lien entre ce dernier texte (1 Rois 19) et la mention de la manne. Le pain-caché qu'Élie reçoit de la part d'un ange participe du thème de la nourriture que Dieu donne. La manne est cet aliment que Dieu fait pleuvoir sur le camp des Hébreux quand ils sont au désert. On apprend dans les Nombres qu'elle n'est pas seulement une nourriture prête à l'emploi, mais supporte fort bien d'être accommodée. Le « pain » de Dieu est aussi le produit du travail des hommes. Sous les apparences d'une substance que l'on peut cuisiner, les galettes de manne cachent leur véritable nature : celle d'un aliment venu de Dieu : ce sont donc bien des pains-cachés. La découverte de cette manne a fait d'ailleurs l'objet d'une question qui laisse son nom à l'aliment : *man ou ?* « Qu'est-ce que c'est ? » Le « qu'est-ce-que-c'est », la manne, renferme un secret.

Exode 12, 39 : pain-caché et Pâque

Nous revenons dans ce parcours à la deuxième occurrence biblique de *enkruphias* : dans le livre de l'Exode. Il s'agit une fois de plus d'un texte crucial : Israël se met en route pour quitter l'Égypte pendant la nuit pascale. Ce départ est une fuite pendant laquelle les Hébreux n'ont pas de temps à perdre. Ils cuisent la pâte à pain qu'ils ont emportée d'Égypte sans la faire lever : ils en font des pains-cachés azymes.

Il est intéressant de relever quelques harmoniques précédemment soulignées. Il y a un rapport entre le pain et les fils. Dieu stipule deux prescriptions en diptyque : la Pâque sera une fête des azymes (Ex 13, 3-10) et tout mâle premier-né devra lui être consacré (Ex 13, 11-16). Cela s'inscrit aussi dans la théologie de

14. De fait, la chair d'Élie ne connaîtra pas la corruption ; le prophète montera au ciel dans un char de feu sans goûter à la mort (2 R 2, 1-13).

l'Exode où Israël lui-même est le fils premier-né de Dieu (Ex 4, 22). En cette nuit où il fait ses pains-cachés azymes, il accède lui-même à sa dignité de fils consacré à Dieu ; sa naissance est concrétisée par le passage à travers l'étroit conduit au milieu de la Mer rouge et l'accès à l'autre rive : le cordon avec l'Égypte est coupé.

Ces pains rapidement faits signalent une paradoxale abondance : le peuple n'est pas sans rien, malgré sa hâte ; il a de quoi manger en route. Il emporte en outre des objets d'argent, d'or et des vêtements qui appartiennent aux Égyptiens. Pain et richesse font donc bon ménage alors que tout semblerait évoquer le dénuement d'un peuple en fuite. Le pain recèle plusieurs mystères de la Pâque : la naissance du fils consacré, la nourriture qui aide à passer vers un nouvel état, l'urgence du temps venu (on ne livre pas la pâte à la lente action du levain).

Ézéchiél et Osée

Les deux exemples suivants semblent liés plus lâchement aux occurrences que je viens de commenter. Il faut cependant remarquer dans Ézéchiél que c'est Dieu qui parle du pain-caché : tout profane et impur qu'il paraisse, ce pain est fait sur l'ordre du Seigneur qui donne la recette peu ragoûtante d'un pain de misère que le prophète mangera. Il prophétisera ainsi par le geste qu'il en sera de même bientôt pour Israël, le peuple renégat : « C'est ainsi que les fils d'Israël mangeront leur pain, impur, parmi les nations où je les chasserai » (Éz 4, 13). Le pain-caché est donc une réalité prophétique et celui qui le mange, le « fils d'homme », est comme la figure du peuple dont il est tout à la fois démarqué et solidaire.

En Osée, la tribu d'Éphraïm (en fait tout le royaume du nord centré sur Samarie) est comparée à un pain-caché qui n'a pas été retourné. Trop cuit d'un côté, pas assez de l'autre. Cette image suggère une attente déçue. Éphraïm était un pain-caché, une nation pleine de promesses, destinée à la Pâque et à la régénération. Et puis rien ne s'est produit. La cuisson a tourné court.

Le temps, si important dans les évocations antérieures, n'a pas eu son déploiement¹⁵.

Les pains-cachés de l'Ancien Testament sont-ils suffisamment consistants pour faire leur chemin jusqu'au Nouveau Testament ? C'est ce que nous allons voir maintenant.

Exemple d'un emploi de la racine dans le NT

Mt 13 : pain-caché, enseignement caché

Le terme *enkruphias* n'est jamais employé dans le Nouveau Testament. Mais dans un exemple au moins, il y a une allusion précise au pain-caché. Si le nom n'est pas utilisé (*enkruphias*, "ce qui est caché dans"), le verbe correspondant (*enkruptô* : "cacher dans") apparaît en relation avec du pain. Le passage en question (Matthieu 13, 33) se trouve à la fin d'une première série de paraboles sur le Royaume des cieux : « [Jésus] leur dit une autre parabole : Le royaume des cieux est semblable à du levain qu'une femme prend et **cache dans** (*enkruptô*) trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout ait levé ».

La femme qui travaille trois mesures de farine rappelle Sara qui pétrissait une égale quantité de farine pour fabriquer les pains-cachés. Le levain rappelle la Pâque : là, pas de levain ; ici un levain que l'on enfouit à l'intérieur de la pâte et qui a une action secrète sur la masse entière. Ce dernier point mériterait une longue étude : le propos de Matthieu est audacieux. Le levain est en général pris en mauvaise part dans le Nouveau Testament : il hâte le cours des choses, il corrompt¹⁶ ; on apprend

15. Peut-être cette image du pain qui n'est pas allé au bout de sa cuisson est-elle à mettre en relation avec une tradition juive développant l'idée que la tribu d'Éphraïm est sortie trop tôt d'Égypte, quelques années avant l'exode général. Cela est à verser au dossier d'un messie possiblement issu de la tribu d'Éphraïm qui donc serait prématuré. Voir J. Heinemann, « The Messiah of Ephraim and the Premature Exodus of the Tribe of Ephraim », *HTHR*, vol. 8/1, 1975, p. 1-15.

16. Cf. Matthieu, 16, 6-12 ; 1 Corinthiens 5, 6ss ; Galates 5, 9. Nous sommes avec ces passages dans la continuité d'une conception du pain de Pâque sans levain, dans la tradition juive de l'élimination de tout ferment hors des mai-

dans cette parabole qu'il y a aussi un bon levain qui porte la pâte à sa plénitude. Un pain non azyne peut être un pain recommandable. Je développerai dans le paragraphe suivant (sur Luc 13) la teneur personnelle de ce levain : il n'est pas puissance anonyme du Royaume de Dieu, mais la personne même du Fils qui transforme toute la pâte humaine.

C'est après avoir proféré cette comparaison que Jésus explique sa manière de parler : « [34] Tout cela, Jésus le dit en paraboles et il ne leur disait rien qui ne soit sans paraboles, [35] afin que fût accompli ce qui a été dit par la bouche du prophète quand il disait : J'ouvrirai la bouche pour des paraboles, je proférerai des choses **cachées** (participe substantivé *kekrummena*, du verbe *kruptô*) depuis la fondation [du monde] » (Mt 13, 34-35). Ces deux dernières phrases sont une citation du psaume 78, 2¹⁷. Le texte poursuit par une seconde série de paraboles inaugurée par celle du trésor : « Le royaume des cieux est semblable à un trésor **caché dans** (verbe *kruptô* + préposition *en*) un champ ; un homme, l'ayant trouvé, l'a caché (verbe *kruptô*), et dans sa joie il va vendre tout ce qu'il possède et achète ce champ » (Mt 13, 44).

Le fil rouge de ces paraboles est ce qui est caché : le Royaume est celé comme du levain dans la farine, comme un trésor enfoui dans le sol ; il est étonnant d'ailleurs que le Royaume des cieux soit donné à comprendre par l'image d'un magot *souterrain*. Nous trouvons là un enseignement constant de la Bible : ce qui est céleste se donne à voir au sol ; la manne illustre ce principe : il faut se baisser pour recueillir ce pain venu du ciel.

Les paroles de Jésus elles-mêmes expriment des vérités cachées depuis la création. Ce propos crypté qui suggère des réalités enfouies désigne mystérieusement la personne même du

sons avant la fête de Pâque. Comme toujours le symbolisme biblique n'est jamais enfermé dans un sens : il y a un bon ferment qui profite à la pâte tout entière, comme il peut y avoir de mauvais ferment qui la corrompt.

17. Il s'agit d'un psaume historique qui insiste sur la nourriture de Dieu, la manne : v. 24-25. Il se veut aussi dévoilement des actes du passé : « nous ne le cacherons pas à nos fils » (v. 4).

Christ : il est lui-même – et tous ceux qui accueillent sa parole – le levain qui met en effervescence la pâte du monde, il est le trésor matériellement caché sous terre, au tombeau, et qui en resurgit pour enrichir qui le trouve. C'est donc le Fils qui est en tout désigné, sa mort et sa résurrection.

Ce passage des paraboles de Matthieu est donc *pétri* de la référence au pain mystérieux, au secret caché dans l'opacité des choses et qui apparaît enfin et transforme le milieu qui l'enserait¹⁸.

Lc 13 : pain-caché, fils caché

Il faudrait étudier de près, dans l'évangile de Luc, le passage parallèle où Jésus donne la parabole du levain caché dans la pâte par une femme. Juste après ce propos, il est dit que Jésus se dirigeait vers Jérusalem. Il existe en Luc une tension narrative : Jésus est comme aimanté vers la ville sainte. Quand le texte mentionne le pôle d'attraction qu'est la cité, c'est toujours en des endroits importants. La parabole du levain caché dans « trois mesures de farine » informe la montée vers Jérusalem mentionnée juste après elle. C'est à Jérusalem que se passera la dernière Pâque de Jésus, elle que Luc appelle « la fête des azymes ». Montant à Jérusalem, Jésus y sera ce levain dont il parle maintenant, qui transfigurera la pâte jusque-là sans levain des azymes.

18. Les commentaires attirés sur l'évangile de Matthieu ne développent pas tellement les thèmes dont nous avons parlé. Ils font un parallèle avec Genèse 18 (Davies et Allison se demandent même si la femme qui travaille les trois mesures dans Matthieu est bien un écho de Sara pétrissant trois mesures de farine en Genèse). Le propos demeure un peu extérieur : la parabole désignerait le Royaume qui procède de manière cachée ; elle répondrait ainsi à ceux qui attendaient une action publique de la part de Jésus. Voir W. D. Davies, D. C. Allison, *The Gospel according to saint Matthew*, vol. II, T. & T. Clark, Edinburgh, 1994, p. 421-424. P. Bonnard, *L'évangile selon saint Matthieu*, Labor et Fides, 1982, p. 202. J. Gnilka, *Das Matthäusevangelium, I. Teil (Kommentar zu Kap. 1, 1-13, 58)*, Herder, 1986. J. Dupont passe vite à l'interprétation eschatologique : l'abondance des trois mesures de farine en Mt 13 connoterait l'opulence qui est le propre du banquet de la fin des temps (in *Études sur les évangiles synoptiques*, Leuven, 1985, p. 591-623). C'est enjamber rapidement la figure de la femme qui s'active, de la promesse incarnée dont témoigne la pâte pétrie.

À ces réflexions ébauchées devrait s'ajouter une étude sur Jérusalem comme lieu où Jésus est caché et retrouvé. La première Pâque dans la capitale que l'évangile mentionne est celle de ses douze ans : il y resta trois jours à l'insu de ses parents ; ceux-ci après une longue recherche le trouvèrent au temple (Luc 2, 41-50). C'est en ce sens encore que Jésus parle de Jérusalem après la parabole du levain caché dans la pâte et la mention de la marche vers Jérusalem : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes (...). Vous ne me verrez plus jusqu'à ce qu'arrive le jour où vous direz : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » (Luc 13, 34-35 ; cf. aussi l'entrée à Jérusalem : Luc 19, 38)¹⁹.

J'ai annoncé en titre, de manière audacieuse, que tout cela constituait des sources pour penser l'eucharistie. En fait, il reste à montrer plus précisément comment ces pains au levain caché, comment toutes ces réalités enfouies sont ordonnés vers le mystère du corps livré en nourriture et du sang offert en boisson²⁰. La chair du Christ cache un mystère de vie, de résurrection, que les pains-cachés de la veuve de Sarepta annonçait déjà ; elle situe l'aventure de toute chair comme une traversée pascalle : le pas-

19. Cf. M. Le Déaut, dans *La nuit pascalle. Essai sur la signification de la Pâque juive à partir du targum d'Exode XII, 42*, Pontificio Instituto Biblico, coll. Analecta Biblica 22, 1963, p. 276. L'auteur montre que dans le judaïsme ancien, s'élaborait une réflexion sur le messie caché et manifesté. « Cette idée, assez récente semble-t-il, se trouve cependant aussi dans le Targum de Michée 4, 8 : Et toi, Messie d'Israël, qui as été tenu caché à cause des péchés de Sion, à toi appartiendra le règne », p. 276.

20. On peut trouver de véritables « dossiers » concernant le pain qui s'enrichissent, évoluent. Dans l'évangile de Matthieu, après les paraboles du Royaume (qui parlent de blé, de pain, de réalités cachées), on trouve deux scènes de multiplication des pains (Mt 14, 13-21 ; 15, 32-38). À chaque fois, quelqu'un fournit quelques pains (« un petit morceau de pain » disait initialement Abraham en Gn 18, 6) qui deviennent abondance pour une multitude. Cela met en lien avec plusieurs scènes de l'Ancien Testament, notamment la manne qui rassasiait tout un peuple, le pain-caché de la veuve dont l'offrande déclencha un flux de farine et d'huile, la multiplication des pains par Élisée, successeur d'Élie (2 Rois 4, 42-44).

sage d'une servitude mortelle à la mise au large éternelle, ce que les pains-cachés de la Pâque prophétisent.

L'afikoman : pain caché du repas pascal

Lors du repas de la Pâque qui se passe en famille, figurent sur la table trois pains azymes (*matsot*) empilés. Au début du repas, on rompt le pain intermédiaire et on en cache la moitié quelque part dans la pièce : c'est ce que l'on appelle le "caché" (*tsafoun*). Un peu plus tard, les enfants sont invités à trouver cette moitié que l'on consomme alors et qu'on appelle l'*afikoman*. Ce dernier mot, intégré en hébreu et en araméen, vient en fait du grec, ce qui laisse penser que ce rite est très ancien et date d'un temps où le grec était la langue ambiante. *Afikoman* vient de *épi kômion*, "en plus du repas", c'est-à-dire éventuellement : "dessert".

En principe, on ne mange rien après l'agneau pascal, qui doit être la dernière nourriture prise dans la nuit du *séder*. Mais il semble que depuis la destruction du temple, l'*afikoman* s'est chargé d'une certaine manière de ce que l'agneau signifie. Manger ce pain "en plus" du banquet pascal, c'est encore manger l'agneau dont il est le rappel, voire la contrepartie végétale.

On cite bien des traditions populaires liées aux "pouvoirs" de l'*afikoman* : on en garde par exemple un morceau que l'on porte sur soi pour se protéger du mauvais œil. Ce morceau, les femmes en train d'accoucher avaient coutume de le serrer dans leur main pour avoir une délivrance heureuse. Est-on si loin de la relation entre la pain-caché et le fils paradoxalement vivant (Isaac ou le fils de la veuve) ? Et puis diverses traditions se développent qui mettent en lien cet *afikoman* caché et trouvé avec le messie lui-même. Chez les Juifs d'Alsace, on mangeait l'*afikoman*, après quoi un enfant ouvrait la porte pour qu'Élie entre et après lui le messie qu'il annonce²¹.

21. On peut se reporter par exemple à Elias J. *La hagada de Pâque. Le rituel commenté* (traduction, compilation des commentaires), Artsroll Mesorah Series, traduction française par J.-J. Gugenheim, éditions Colbo, 1993 (voir en particulier pp. 168-169).

Conclusion

J'ai commenté la traduction de la Septante « pain-caché ». La proposition que je fais ici est que cette traduction qui ajoute une notion de caché exprime en fait ce que l'hébreu comporte. Les textes qui parlent des galettes (*'ugah*) sont en effet liés à des contextes d'abondance inattendue, de rencontre du ciel et de la terre, de vie donnée alors qu'elle était impossible. La grec rend donc une réalité que le contexte hébreu comporte à chaque fois : une action vivifiante cachée dans une réalité fragile et limitée.

Les auteurs patristiques ont été sensibles aux résonnances du terme « pain-caché ». Voici deux exemples. Selon Clément d'Alexandrie, quand Moïse lors de la nuit pascalle ordonne de faire de tels pains, « il indiquait que la parole d'initiation, vraiment sacrée, au sujet de l'être incréé et de ses puissances, doit être tenue cachée ». Clément fait ensuite allusion à la parabole de la femme cachant du levain dans la pâte (Mt 13, 33) et souligne que le passage qui suit dans l'évangile développe la doctrine de l'enseignement caché. Bref, on retrouve dans ces textes le mouvement de pensée que nous avons mis en valeur dans cette étude (*Stromates* 5, 80)²².

Pour Origène qui commente la parabole, les trois mesures de farine que la femme pétrit sont l'âme, le corps et l'esprit, et le levain est la Parole de Dieu qui pénètre dans les âmes raisonnables, les transforme et les assimile. Il met cette parabole en lien avec celle qui vient peu après du trésor caché²³ (Origène, *In Mattheum*, fragment 302). Origène fait ailleurs²⁴ un beau développement qui relie les pains de proposition et les pains-cachés que Sara fabrique ; leur noms, dit-il, signifie « mystérieux et secrets ». Les pains-cachés faits de fine fleur de farine désignent l'enseignement profond, secret, sur Dieu ; les pains faits de farine

22. Clément d'Alexandrie, *Stromates* 5, t. 1, Sources Chrétiennes 278, Introduction, texte critique et index par A. Le Boulluec, traduction P. Voulet.

23. Cité in Clément d'Alexandrie, *Stromates* 5, t. 2, Commentaire, bibliographie et index par A. Le Boulluec.

24. *Homélies sur le Lévitique*, t. 2, texte latin, notes et index par M. Borret, Sources Chrétiennes 287, 1981 ; homélie 13, p. 208-211.

ordinaire renvoient à un enseignement plus commun, « qui concerne tout le monde ».

En tout cas *enkruphias*, « pain-caché », montre qu'une réflexion se poursuit d'abord à l'intérieur de la Bible : la galette hébraïque affleure comme un pain enfoui dans un mystère ou encore un pain dans lequel un secret inouï est caché. La Septante est ainsi comme un embranchement qui oriente d'un côté vers les évangiles et la personne du Christ, le pain venu du ciel ; d'un autre côté vers la réflexion juive sur la Pâque : le pain caché et trouvé annonce un mystère à accueillir en ouvrant sa porte.

Philippe LEFEBVRE

JULIUS EVOLA CONTRE RENÉ GUÉNON

Introduction

Il existe deux moyens d'attaquer la doctrine exposée par René Guénon et sa fonction : l'un direct, l'autre indirect. Le premier consiste à s'opposer frontalement aux idées qu'il a exprimées, et à se poser, par là même, en adversaire déclaré. Ce n'est pas ce moyen qui va nous occuper dans cette étude, mais le second, qui est plus insidieux, et donc plus dangereux parce qu'il semble reprendre et épouser les idées de Guénon, pour mieux les détourner de leur perspective initiale : une telle altération, qui pose son auteur cette fois en faux ami, est notamment constatable chez Julius Evola. Le présent travail se propose de dénoncer l'amalgame parfaitement inacceptable que de plus en plus d'intellectuels, se réclamant pourtant de la Tradition, tendent à propager, et de démontrer l'erreur complète de l'association "contre-nature" des deux auteurs, ainsi que le caractère nuisible des idées auxquelles elle a abouti, et qu'elle génère encore.

Il peut paraître déplacé de mettre en cause quelqu'un qui, dans certains milieux, est considéré comme un « disciple italien de René Guénon et l'un des principaux représentants de la pensée traditionnelle »¹, un métaphysicien, voire un Maître², au moins sur le plan intellectuel. Aussi le lecteur devra bien compren-

1. Avertissement des Éditeurs de *L'Arc et la Massue*, p. 7, Éd. Guy Trédaniel-Pardès, Paris-Puiseaux, 1984.

2. C'est ainsi qu'il est présenté dans une brève note de l'édition, sous les auspices de la Fondation Julius Evola, de son « René Guénon, Movimenti antimoderni e ritorni alla metafisica » (Roma, 1979, tiré à part d'un article paru dans *Bilychnis* en juillet 1930). Il était considéré comme "maître à penser" dans l'éditorial de la revue *L'Âge d'Or* (p. 1, n° 1, Puiseaux, hiver 1983), etc.